

PIA ROUX

MARGUERITE, LE SAGE ET LA CALANQUE



Pia Roux

Marguerite, le sage et la calanque

© Pia Roux, 2025

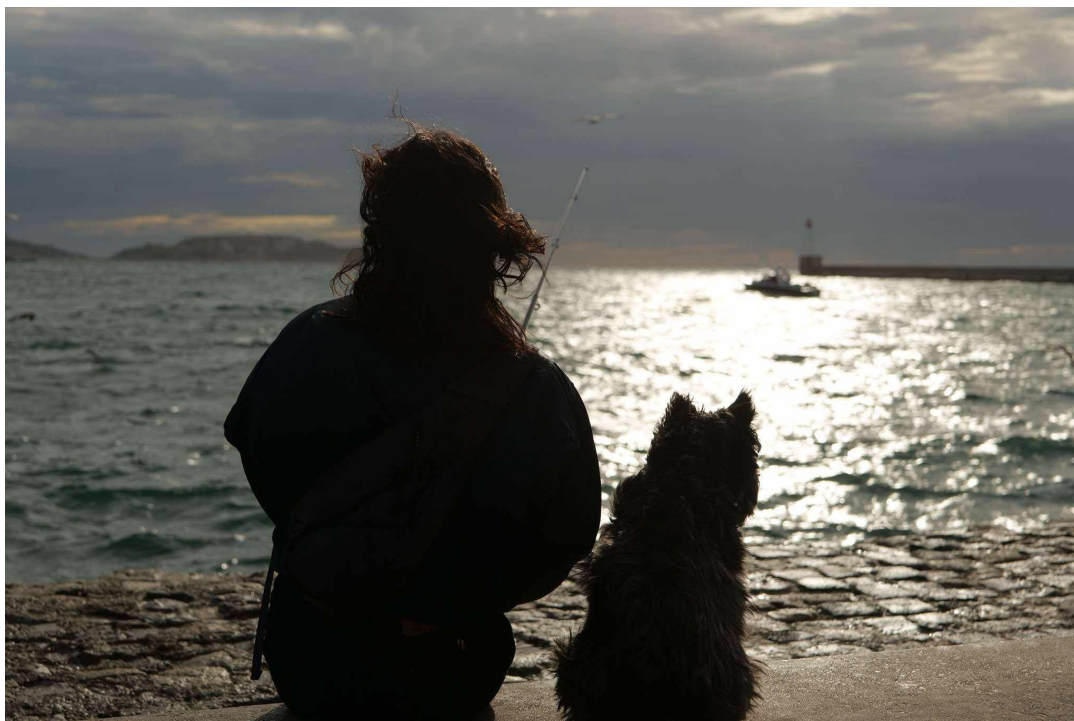
ISBN numérique : 979-10-405-8488-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ceux que j'aime qui se cherchent encore.



CHAPITRE 1

Marguerite

Marguerite, que le monde entier surnommait Margot, n'avait pas encore trente ans et elle adorait cette idée. Ce soir-là, installée à la terrasse d'un café, un spritz à la main, elle s'était arrêtée de parler pour regarder ses amies qui s'enorgueillissaient presque de déjà sentir le poids de cette lourde troisième dizaine. Elles se déplaçaient à vélo, vivaient toutes en couple, se lançaient dans des « dry » redondants dépassant largement le simple « January », planifiaient un marathon ou seulement un semi pour être « raisonnables », et, parfois, tic-tac tic-tac, abordaient du bout des lèvres, mais abordaient quand même, l'idée d'avoir un enfant. Mais pas maintenant, bien sûr... Dans deux ou trois ans. Là, elles n'étaient pas prêtes. Mais enfin, elles en parlaient quand même... Cherchant sûrement dans les discours des unes ou des autres l'approbation qui validerait leur envie. Marguerite ne comprenait pas vraiment l'intérêt d'en parler si personne n'en voulait maintenant, mais ça ne la rendait ni aigrie, ni même vindicative, et c'est avec son grand sourire qu'elle leur disait que le jour où l'une d'entre elles aurait un petit elle aurait bien du mal à s'empêcher de pleurer en continu. Surtout si c'était Léna, son éternelle meilleure copine, qui à ce stade, était plus devenue une sœur qu'une simple amie. Elle imaginait la bouille du bébé qu'elle pourrait prendre dans ses bras en s'émerveillant d'une nouvelle petite vie qui commençait.

Au milieu de tout ce déversement d'imaginaire et de bons sentiments, Marguerite s'arrêta pour remettre en place la laisse de Parker, son chien à ses pieds, qui n'arrêtait pas de bouger. Puisqu'il ne tenait pas en place, elle décida de l'installer sur ses genoux, en songeant que ce serait amusant qu'il puisse parler. Participer à cette conversation. Et que dirait-il donc ce chien ?

Pourrait-il parler à ses copines à sa place ? Pour leur dire que Margot se réjouissait de tous leurs projets et de leurs grandes idées, mais que, pour elle, tout ceci n'avait aucun sens, parce qu'enfin, fallait-il le rappeler ? Autour de cette table, personne ne les avait encore ces trente années ! Peut-être que Parker pourrait leur dire à toutes ces femmes en devenir qu'elle, elle ne se sentait pas à sa place dans leurs conversations. Que la fin de la vingtaine, c'était bien ce que c'était : une dernière sphère de liberté pour faire la fête, s'évader, tomber

éperdument amoureux, faire un choix, se planter et recommencer. Elle n'avait pas besoin de poussette, ni de marathons, ni de dry... Simplement, peut-être de faire une petite pause dans ce tourbillon de vie qu'elle n'arrivait pas à remettre bien droite.

Et que pourrait-il encore dire ce bon vieux Parker ? Oserait-il avouer à cette joyeuse tablée qu'hier elle avait revu Pierre. Complètement par hasard, bien évidemment, mais ça lui avait fendu le cœur, une nouvelle fois. Tout s'était passé très vite. Elle promenait Parker, au parc Longchamp et elle avait vu au loin une silhouette bien connue penchée sur une bande dessinée. Elle n'avait pas pu résister, elle s'était approchée. Il avait relevé la tête, ses yeux s'étaient plantés dans ceux de Margot. Ils étaient restés là sans rien dire un long moment, comme deux idiots. Parker lui faisait la fête, alors Pierre avait finalement baissé les yeux sur le chien pour le caresser comme il le faisait si souvent.

« Tu vas bien ? »

Elle s'était instantanément détestée pour cette phrase stupide, cette question si banale qu'on fait à toute personne qu'on rencontre. C'était de la bienséance réglementaire. Évidemment, ça ne reflétait en rien la tempête de sentiments qui gonflait en elle. Et évidemment, cet idiot n'avait pas répondu : il l'avait simplement fixée à nouveau. Elle avait repris Parker et tourné les talons.

« Reste... Un peu... Tu veux ? »

Si son approche à elle avait été ridicule, lui n'était guère mieux. « Reste » ? Mais rester pour se dire quoi ? Rester pour quoi faire ? Alors, évidemment, elle avait fait demi-tour et était allée s'asseoir à côté de lui sur son banc, en se maudissant de ne pas avoir un peu plus de volonté. Il s'était alors mis à parler de la bande dessinée qu'il était en train de lire, de la beauté du parc, de la nature en général, des fleurs... Des marguerites. De celle qu'il s'était fait tatouer à la cheville droite et dont elle voyait un bout lorsqu'il bougeait les jambes et que son pantalon se relevait. En apercevant la fleur, Margot avait soudainement trouvé tout ce cinéma profondément ridicule. Et elle ne l'avait pas supporté. Combien de fois avait-elle imaginé ses retrouvailles avec Pierre ? Ce qu'ils se diraient, l'irrépressible envie de s'embrasser, le besoin de se pardonner... Et là, ce crétin, avec sa marguerite à la cheville et ses discours de pseudo-naturaliste torturé, gâchait tout. Il jouait à ressasser un passé tout à fait terminé : Marguerite

n'y voyait plus aucune vérité, aucune sincérité. Alors forcément, lorsque les doux mots d'amour sont dits sans aucun sentiment, ils tournent vite à la blague. Il avait parlé, longtemps, très longtemps, beaucoup trop longtemps. Avait-il toujours autant parlé ? Elle avait cessé de l'écouter, elle le regardait tout simplement. Et la tristesse était montée, parce qu'à cet instant, elle avait compris que c'était fini.

Elle qui rêvait tant d'amour, pouvait encore – avant de le voir ce jour-là – vivre dans une certaine mélancolie, dans un douloureux mais doux souvenir. Elle pouvait s'endormir avec un visage dans la tête lorsqu'elle pensait à l'amour. Devant quoi s'endormirait-elle maintenant que le mirage s'était dissipé ? À quoi pouvait-elle croire, que pouvait-elle espérer ? Il ne restait que le vide. L'inévitable vide. Margot s'était mise à pleurer, Pierre avait trouvé ça beau. Il avait voulu sécher ses larmes, elle avait reculé. Devait-elle lui expliquer la raison de ses pleurs ? Devait-elle lui dire qu'elle ne pleurerait pas parce que c'était fini ? Enfin, pas vraiment, enfin pas comme ça. Ce n'était pas lui qu'elle pleurerait, elle pleurerait l'amour en général et toutes ces histoires qui se ressemblent, qui ne commencent que pour se terminer. Elle pleurerait ses illusions et ses fantasmes qu'elle aurait voulu garder encore un peu. Elle pleurerait le Pierre auquel elle pensait encore parfois et qu'il venait de tuer comme un âne. Mais évidemment, elle n'avait rien dit. C'était bizarre, mais elle ne voulait pas tuer la Marguerite pour lui. Et puis... Et puis, lui devait-elle une quelconque explication ? Elle s'était enfuie. Elle n'aurait jamais dû s'asseoir à côté de lui : elle aurait dû s'en tenir à l'intense regard du début de la rencontre fortuite.

« Ça va Margot ? »

Léna la regardait avec inquiétude.

« Désolée, je réfléchissais.

— À ?

— Aux tatouages ridicules.

— Tu veux te faire tatouer ?

— Pas du tout. »

Léna se mit à rire, les autres à la table suivirent. Margot parvint à sourire pour se fondre dans l'ambiance. D'habitude, elle racontait tout. Surtout lorsqu'elle était bien entourée. Mais pour le moment, elle préférait garder tout ça bien au

chaud dans son petit monde, le temps qu'elle sache quoi en penser. Parker se mit à aboyer. C'était parfait. Ce chien se comportait toujours exactement comme il fallait. Elle se servit de cet aboiement pour s'excuser et prendre congé de ses amies :

« Parker a besoin de bouger un peu, le pauvre, il s'ennuie ».

Après avoir chaleureusement embrassé tout le monde, Margot se mit à marcher. Depuis les Eaux de Mars, elle prit la direction de la Canebière dans l'idée de récupérer le métro pour Baille. Devant l'arrêt de métro, elle changea d'avis, se disant qu'une petite promenade ne lui ferait pas de mal.

Marcher permettait toujours et encore de se laisser penser. Elle avait besoin de laisser son cerveau vagabonder d'idée en idée pour comprendre quel pouvait bien être son avis sur toute cette vie qu'elle avait décidé de mener. Avait-elle vraiment tout décidé ? Elle allait commencer à éplucher la question, les « pourquoi », les « comment », quand son téléphone vibra dans la poche arrière de son jeans. Quel mal y a-t-il à mettre de côté pendant une minute son petit moment d'introspection pour vérifier rapidement ses messages ? Max, le cuisinier du restaurant dans lequel Margot était serveuse depuis quelques mois, lui proposait de le rejoindre à l'Académie du Billard. Machinalement, sans même répondre au message, Marguerite prit la direction du Vieux-Port pour le retrouver là-bas. Dans les pires soirées, l'Académie du Billard faisait toujours beaucoup de bien.

C'était un lieu tout à fait à part. Dans une petite ruelle, en haut d'un petit escalier en bois qui craquait un peu, une vieille porte rouge s'ouvrait sur une salle immense, équipée d'une dizaine de billards américains ou français. L'endroit sentait toujours un peu le tabac froid, voire le cigare. Les lumières tamisées très jaunes et les murs rouges donnaient à l'endroit un air de gentlemen's club des années cinquante. Margot était devenue une habituée de l'endroit. Alors que ses premières parties avaient été une catastrophe, elle était plutôt fière de dire qu'elle touchait sa bille au billard. Et puis c'était drôle à dire « toucher sa bille au billard ». Il faut dire que le billard était toujours l'occasion de quelques jeux de mots plus ou moins appropriés. Et ça : les racines berrichonnes de Margot ne pouvaient que l'apprécier. Cerise sur le gâteau, l'établissement acceptait les chiens. Enfin, en tout cas, les serveurs savaient recevoir

Parker.

En arrivant dans la vaste salle, Marguerite se sentit instantanément plus détendue.

Elle respira à pleins poumons l'odeur de bière et de tabac et un grand sourire se dessina sur son visage.

« Je te mets comme d'hab' ? »

Le serveur s'approcha d'elle pour lui claquer une bise franche, ce dont, tout à fait honnêtement, Marguerite n'était pas peu fière. « Comme à la maison » pensait-elle à chaque fois.

« Tu ne me ferais pas un gin concombre plutôt ?

— T'as quelque chose à noyer ?

— Ou quelque chose à fêter, qui sait ? »

Clin d'œil. Pourquoi est-ce qu'elle venait de faire ça ? Elle se mit à rire seule alors que le serveur se tournait de l'autre côté du comptoir pour lui préparer son cocktail. Est-ce qu'elle essayait de le draguer ? Hilarant. Elle n'avait encore jamais pensé à le draguer. Elle ne connaissait même pas son nom à ce mec, mais, ce soir, c'était décidé, elle le charmerait subtilement. Qui ne charmerait-elle pas d'ailleurs ? Et pourquoi pas ? « Subtilement, Margot, subtilement, ne retente pas le clin d'œil » pensait-elle alors. Il lui tendit sa boisson.

« Je pourrais avoir un petit peu d'eau pour Parker ? »

Sourire charmeur. Sourire charmeur de son côté à lui aussi. Elle rit intérieurement une nouvelle fois. Elle entendit soudainement une voix dans son dos.

« T'es complètement en train de draguer le serveur ou c'est moi ? »

Max se tenait là, appuyé sur sa queue de billard, fier de l'avoir pris la main dans le sac. Marguerite ne put s'empêcher de rire comme une enfant avant de se diriger vers lui pour l'embrasser comme un frère. Il la retint pour la serrer dans ses bras. Voilà. Elle avait besoin de ça. Pourquoi Max comprenait-il toujours ce qu'il fallait faire sans même en avoir conscience ? Ça faisait partie des raisons pour lesquelles Marguerite ne pouvait jamais vraiment résister à une proposition

de Max. Même si, il fallait bien l'avouer, Max était un véritable traquenard. Avec lui, il ne s'agissait jamais de ne boire qu'une bière ni de rentrer à une heure raisonnable. Quelle heure était-il d'ailleurs ? Aucune idée.

Ce n'était pas si important. Ce qui était important, en revanche, c'était que Max était une de ces personnes qui font du bien à tout le monde. Il dégagait un charisme, une énergie qui donnait aux gens l'envie de le suivre au bout du monde. Même si la plupart de ses idées n'avaient ni queue ni tête. Ce n'était pas la destination qui importait, c'était le voyage. Il n'était d'ailleurs jamais seul. Ce soir-là non plus. Il était accompagné de quatre copains qui s'agglutinaient autour du billard. Margot les connaissait déjà assez bien pour ne pas leur demander leur prénom, mais pas assez bien non plus pour savoir vraiment comment ils s'appelaient. C'était agaçant, mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'oublier les prénoms. Les visages, jamais. Mais les prénoms... Elle finissait donc toujours, souvent au bout de la cinquième rencontre, par mettre les pieds dans le plat, demandant aux gens avec une franchise déconcertante comment il fallait qu'elle les nomme. Mais qui peut refuser une demande si honnête faite avec un joli sourire ?

Elle tenait cette conviction de sa grand-mère qui lui répétait sans cesse « à un sourire, nul n'est tenu ». Enfant, elle ne savait pas bien ce que ça voulait vraiment dire, mais elle avait très bien compris que la grand-mère lui disait de sourire. Plus tard, on l'avait informée qu'en réalité, cette expression n'existait pas, qu'il fallait dire « à l'impossible, nul n'est tenu ». C'est ce que lui avait dit la première de la classe en CM2. Lorsque Margot avait partagé cette histoire avec sa grand-mère, cette dernière lui avait répondu avec un sourire malicieux : « La petite Brimond, on s'en fout ! Les dictons existent tant que quelqu'un est là pour les inventer et les répéter ». Margot avait adoré cette idée.

Après, gamine, elle ne faisait que ça : inventer des expressions. Sa sœur les répétait, elle se disait alors qu'elles existaient. Jusqu'à ce que ces profs lui gâchent ses rêves en les barrant dans chacune de ses « expressions écrites ». C'est à partir de ce moment-là qu'elle avait arrêté d'aimer l'école. Enfin... Les profs, les devoirs et les cours. Même si parfois, quelques sujets éveillaient son intérêt. En revanche, l'école des secrets entre copines, des parties de balle aux prisonniers dans la cour... Plus tard, les fugues du pensionnat, les beuveries de rosé pamplemousse sur le toit du lycée, quand les externes avaient quitté le campus et que seuls les internes restaient. L'école buissonnière, les premiers